

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 26

Artikel: Une farce bâloise
Autor: Combe, Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 30 Juin 1877.

La fête du Bois, qui est donnée chaque année aux élèves du Collège et de l'Ecole industrielle de Lausanne, est aussi la fête des familles, qui montent en grand nombre à Sauvabelin, et souvent dînent en pique-nique sous les frais ombrages.

Il y a deux ans, trois ou quatre familles s'étaient arrangées pour y monter ensemble. Elles avaient pris des provisions variées et abondantes, et même de la vaisselle et des couverts.

Arrivées au rond-point où se donne la fête, elles s'installent sous la cantine et occupent une longue table, la place de vingt personnes au moins.

Le garçon tourne et retourne autour de cette table, mais on ne réclame ses bons offices que pour des carafes d'eau fraîche et quelques verres et couteaux.

Cela va ainsi pendant près de deux heures.

Enfin, le garçon va trouver le patron.

— Je ne sais que faire de ces gens, lui dit-il : ils n'ont consommé que de l'eau fraîche, des verres et des couteaux. Que faut-il leur réclamer ?

— C'est bien, je m'en charge, répond le cantinier.

Et il s'approche du monsieur qui lui paraît le plus en vue.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, lui dit-il, mais la cantine est mon affaire, et je compte sur la consommation pour rentrer dans mes frais. Or, vous occupez depuis tantôt deux heures la place de vingt personnes.

— Alors, combien pour la place ?

— C'est cinq francs.

— Voilà, répond le monsieur en tirant sa pièce de cent sous.

Et le pique-nique emballe et se dispose à partir.

Cependant, le monsieur qui a payé a son idée, car sa pièce de cent sous lui tient au cœur.

— Auriez-vous l'obligeance de nous serrer ces effets, dit-il au cantinier : nous faisons un tour dans le bois.

Et sacs, paniers et effets sont mis à couvert et en sûreté.

Mais, dix minutes après, le monsieur revient.

— Nous avons changé d'avis : nous ne faisons pas de tour dans le bois et nous désirons reprendre nos effets.

— Très bien, les voilà.

— Et voilà deux frans pour la place, dit avec affectation le monsieur.

— Garçon, reprend le cantinier avec le plus grand calme, remerciez monsieur, voilà deux francs qu'il vous donne pour votre peine.

Le monsieur, fort spirituel d'ailleurs, y était pour ses frais.

Moralité : Il ne faut donner de leçons qu'à bon escient.

L. F.

Une farce bâloise.

Il est intéressant de constater combien nos Confédérés de langue allemande sont *conservateurs* dans le domaine de la plaisanterie. Dans les pays gaulois, l'esprit subit des phases, il semble soumis à la mode, si bien que le genre de plaisanteries qui amusait nos pères nous fait souvent lever les épaules. Cela ne prouve pas que notre badinage soit meilleur que le leur.

Chez nos Confédérés, c'est tout autre chose. Le sel qui assaisonnait les farces de leurs ancêtres de Morat est encore celui qui assaisonne leurs *charges* d'aujourd'hui. Ceci n'est point une critique. Peut-être sont-ils dans le vrai.

C'est le même génie plaisant qui a inventé et perpétué le Mutz dans toutes les fêtes bernoises ; qui a imaginé de vous faire brusquement présenter les armes ou cracher au nez par un factionnaire mannequin, lorsque vous entrez dans un arsenal et que vous posez le pied sur une certaine planche ; qui vous fait donner, dans les mêmes circonstances, un grand coup de queue de renard au milieu du visage ; qui a imaginé les processions carnavalesques des horloges de Berne et de Strasbourg ; enfin qui préside au carnaval de Bâle et aux Sechseläuten de Zurich.

C'est encore ce même génie plaisant qui a placé en embuscade dans l'exposition actuelle de Bâle une mystification à laquelle peu de visiteurs échappent. Disons en passant que cette exposition, qui durera jusqu'au milieu de juillet, est charmante à bien des égards et que la partie qui concerne l'instruction publique peut être montrée avec orgueil par les Bâlois à toutes les nations civilisées.

L'exposition est installée dans le Casino, dont il a fallu modifier certains aménagements pour les besoins de la circonstance. Il a fallu, entre autres

changements, condamner une entrée et son escalier. Nous aurions, en cas pareil, posé une barrière au haut de l'escalier, pour que le public ne s'y engageât pas inutilement. Oui, mais cela aurait manqué d'imagination.

Les Bâlois ont fait mieux : L'escalier est parfaitement libre, vous descendez de confiance et, tout en bas, vous vous trouvez nez à nez avec deux mannequins, un vieux et une vieille, et celle-ci vous présente un écriteau sur lequel vous lisez plus ou moins philosophiquement :

Man darf nit do abe, gehnd nume Wieder ufe.

(On ne doit pas descendre par ici; remonte seulement !)

On fait bonne mine à mauvais jeu et l'on remonte en riant. Cependant je crois que quelqu'un s'est fâché, car la vieille a le bout du nez cassé.

Ce qui rend cette farce piquante pour les Bâlois, c'est que ces deux mannequins sont la représentation fidèle de deux originaux bien connus à Bâle. L'homme a consenti à poser, mais la brave femme n'a jamais voulu. On l'a attrapée tout de même. Les Bâlois la rencontrent constamment dans les contrôles, guichets, vestiaires de tous les bals et concerts, où son humeur justifie, paraît-il, la forme peu aimable de l'injonction que son sosie de bois adresse au public.

Je m'aperçois qu'en racontant cela, j'enlève aux futurs visiteurs de l'exposition la saveur de la déconvenue. N'importe, quand vous y irez, ne manquez pas d'aller dire bonjour au vieux Treulin et à la vieille Bichsel.

Ed. COMBE.



Un journal français publie, d'après la *Revue Pittoresque*, et sous le titre : *La mort d'un chat*, les vers qui suivent. Nous trouvons dans ce charmant morceau tant de simplicité, de fraîcheur et de sentiment, que nous regrettons de n'en pas connaître l'auteur, qui n'est pas indiqué dans le journal qui le reproduit.

La foule grossissait de minute en minute.

— Qu'est-il donc arrivé ? Sans doute une dispute, On en voit tous les jours dans ce quartier. — Mais non, C'est un joueur de tours qui soulève un canon...

— On dit que l'omnibus vient d'écraser un homme.

— Le malheureux ! — Le monstre ! ah ! madame il assomme

Sa femme et ses enfants. — Vite à la chaîne ! au feu !

Tels sont les mots confus qu'on recueille au milieu

Du fouillis tapageur de la folle cohue ;

Et les groupes toujours s'épaississent ; la rue

A peine à contenir ce flot. Un bébé blond,

Aux lèvres de sa mère appuyant son beau front,

Dit : « Je voudrais bien voir ! — Veux-tu vite le taire !

Répond une voix douce et qui feint la colère,

Si les sergents de ville allaient nous emmener ! »

Et le charmant blondin a l'air de s'étonner.

Ce n'est qu'avec regret, en retournant la tête,

Comme s'il eût quitté des ivresses de fête,

Qu'il s'éloigne. On approche enfin du premier rang,

Où sans peine l'on voit que cet événement,

Qui cause tant de bruit, n'a rien de bien terrible.

Là le rire domine et la scène est risible.

Car ce n'est pas le feu, ni des enfants qu'on bat,

C'est une femme en pleurs devant le corps d'un chat.

« A ses larmes joignons en cœur notre prière,

» Disaient quelques plaisants. A son heure dernière

» Un chat tout comme nous a son entrée au ciel. »

Et les gamins chantaient : « C'est la mère Michel ! »

Mais elle se leva soudain. Elle était vieille ;

Les rides qu'elle avait n'étaient pas de la veille,

Et sa voix de mourante, et ses cheveux tout blancs,

Et le pénible effort de ses pas tout tremblants

A la foule moqueuse imposèrent silence.

» Ah ! messieurs, vous trouverez risible ma souffrance ;

» Si vous saviez combien vos rires me font mal !

» Je n'avais pour ami que ce pauvre animal.

» En fait d'être aimé j'en ai perdu bien d'autres !

» Vous êtes jeunes tous et vous avez les vôtres ;

» Des parents, des bambins au sourire adoré.

» J'en avais aussi, mais Dieu m'a tout retiré !

» Les voix qui m'entouraient m'ont dit adieu bien vite.

» Non ! vous ne savez pas, quand tout cela vous quitte,

» Quand on ferme des yeux qu'on avait vu s'ouvrir,

» Comme on se sent tomber, comme on se sent vieillir !

» Bien des jours ont fini depuis que je suis veuve,

» Et si je vous contais tour à tour chaque épreuve,

» J'en aurais pour longtemps. J'ai payé mon écot

» A toutes les douleurs. J'ai quatre-vingts bientôt,

» C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Mais deux mots vont suffire.

» Vous comprendrez. J'avais un trésor... Chère Adsire !

» J'étais seule avec elle, et cet ange, c'était

» De mon bonheur passé tout ce qui me restait !

» Sa mère était ma fille et sa mère était morte.

» Mon gendre, un digne époux, est mort aussi ; de sorte

» Que j'ai, comme j'ai pu, pris soin de leur enfant.

» Ma tâche était bien lourde, et j'ai senti souvent

» De mes doigts affaiblis s'échapper mon aiguille.

» Mais je la regardais ; elle était si gentille !

» Toute petite encore elle avait si bon cœur,

» Qu'elle rajeunissait mon âme et mon ardeur.

» Elle me rapportait des bons points de l'école,

» Des prix, et m'embrassait. Qu'un tel baiser console !

» Un jour elle arriva serrant dans ses deux bras

» Ce chat que vous voyez. Oh ! ne souriez pas !

» Elle avait recueilli cet ami dans la rue.

» Fièvre de sa trouvaille elle était accourue.

» Croyant dans sa naïve et douce pitié,

» Que même un animal a droit à l'amitié.

» Depuis elle s'en fit un compagnon fidèle ;

» Elle le caressait, il dormait auprès d'elle ;

» Ils se causaient parfois d'un air tout sérieux.

» J'aimais à contempler leurs poses d'amoureux ;

» Dans ses longs poils soyeux elle cachait sa tête,

» Et le câlin autour du cou de la coquette

» Croisait tout doucement ses pattes de velours,

» Et moi, plus folle qu'eux, je regardais toujours.

» Je rêvais, j'oubliais mes tristesses anciennes ;

» Leurs charmantes gaîtés me rappelaient les miennes,

» Et ne me doutais pas... Adsire avait atteint

» Sa quatorzième année, et sa taille et son teint

» Promettaient la santé. Vint cet hiver du siège.

» Mais ce récit est long, peut-être, je l'abrège.

» Je vis ma chère enfant s'attrister et pâlir,

» Et... toute seule encor, j'ai dû l'ensevelir.

» Comprenez-vous pourquoi j'étais là tout à l'heure

» A genoux, et pourquoi devant un chat je pleure ?

» Seul il me consolait... il vient de me quitter !

» Il avait l'air de voir mes larmes, d'écouter !

» Quand je lui rappelais sa petite maîtresse.

» Il venait près de moi chercher une caresse.

» Et sur mes vieux genoux se coucher tristement.

» A qui vais-je parler de ma fille à présent ? »

Et les rieurs avaient l'émotion dans l'âme,

Tous, ils baissaient la tête en disant : « Pauvre femme ! »

Ils avaient vu qu'un chat, un rien, peut devenir

Le suprême témoin d'un dernier souvenir !

